

rongeurs. Va-t-en au spectacle, chez les mimes, chez les faiseurs de tours. Voilà ce qu'estiment les hommes imbéciles, et non pas la science. » Alors, se rappelant les jours de son enfance, et la brillante éducation que sa famille lui avait fait donner bien inutilement, il adressait à un de ses protecteurs ces vers plaisamment mélancoliques : « Lorsque j'étais petit, mon vieux père me disait : « Mon enfant, apprend les lettres autant que tu pourras. Tu vois bien un tel, mon enfant ? Il allait à pied, et maintenant il a un beau cheval et il se promène sur un mulet gras. Lorsqu'il étudiait, il n'avait pas de chaussures, et maintenant, tu vois, il porte des souliers à longue pointe. Lorsqu'il étudiait, il ne se peignait jamais, et aujourd'hui c'est un beau cavalier à la chevelure bien soignée. Lorsqu'il étudiait, jamais il ne vit la porte d'un bain, et maintenant il se baigne trois fois la semaine. Suis donc les conseils de ton vieux père, et consacre-toi tout entier à l'étude des lettres. » Et j'appris les lettres avec beaucoup de peine. Mais depuis que je suis devenu un ouvrier en littérature, je désire le pain et la mie du pain. J'insulte la littérature, et je dis avec larmes : « O Christ, maudites soient les lettres et maudit celui qui les cultive ! Maudits soient le temps et le jour où l'on m'envoya à l'école pour apprendre les lettres et tâcher d'en vivre. » Si on eût alors fait de moi un ouvrier brodeur en or, un de ceux qui gagnent leur vie à confectionner des habits brodés, j'ouvrirais mon armoire et j'y trouverais en abondance du pain et du vin, du thon et des maquereaux, tandis que, quand je l'ouvre, j'ai beau regarder toutes les tablettes, je n'y vois que des sacs de papier pleins de papiers. J'ouvre mon